

## L'Arétin répond à Michel-Ange

*Suite au refus de Michel-Ange à la lettre de l'Arétin du 15 septembre 1537, l'homme de lettres se venge en décrivant la fresque de la Sixtine.*

Au GRAND MICHEL-ANGE BUONARROTI

Monseigneur,

En revoyant l'esquisse complète de l'ensemble de votre *Jour du Jugement*, j'ai fini d'apprécier la fameuse grâce de Raphaël et la séduisante beauté, dans ses œuvres, de l'invention. Mais pour l'heure, en tant que chrétien baptisé, j'ai honte de la licence ô combien illicite pour l'esprit que vous avez prise dans l'expression des concepts où se condense l'essence des aspirations et des significations de notre très véridique foi. Ainsi ce Michel-Ange à la renommée stupéfiante, ce Michel-Ange remarquable par sa sagesse, ce Michel-Ange admirable n'a pas voulu montrer au monde moins d'irréligieuse impiété que de perfection dans sa peinture ? Est-il possible que vous qui, en homme divin que vous êtes, dédaignez la société de vos semblables, ayez fait cela dans le plus prestigieux des sanctuaires de Dieu ? Au-dessus du premier autel de Jésus ? Dans la plus grande chapelle du monde ? Où les grands cardinaux de l'Église, où les prêtres vénérables, où le vicaire du Christ, par leurs cérémonies catholiques, leurs pompes sacrées et leurs pieuses oraisons confessent, contemplent et adorent son corps, son sang et sa chair ? S'il n'était exécration d'avancer une telle comparaison, je me vanterais d'avoir fait preuve de vertu dans mon livre de la *Nanna* [= les *Ragionamenti*], plaçant ma sagesse bien avisée au-dessus de votre conscience immodérée, puisque moi, traitant d'une matière lascive et impudique, non seulement j'emploie des mots pesés et bienséants, mais je parle en termes irrépréhensibles et chastes, alors que vous, traitant d'un sujet si élevé, vous montrez les anges et les saints, ceux-ci dépourvus de toute honnêteté terrestre et ceux-là privés de tout ornement céleste. Voyez les païens : sans parler de Diane, qu'ils sculptent habillée, lorsqu'ils modèlent Vénus nue, il lui font couvrir de sa main les parties à ne pas découvrir ; alors que vous, qui pourtant êtes chrétien, attachant plus de prix à votre art qu'à votre foi, vous tenez pour conforme à la vérité du spectacle aussi bien le non-respect du *décorum* chez les martyrs et les vierges que le geste du damné saisi par les organes génitaux, chose qui, pour ne pas la voir, ferait fermer les yeux au bordel lui-même. Votre travail aurait eu sa place parmi les délices d'un établissement de bains, non dans un chœur sublime. Aussi serait-ce un moindre vice que vous n'avez pas la foi, plutôt que d'entamer la foi d'autrui en exprimant la vôtre de la sorte.

Mais jusque-là l'excellence de vos si téméraires merveilles n'est pas restée impunie, car le miracle auquel elles aboutissent est la mort de votre gloire. Ressuscitez-la donc en changeant en flammes de feu les parties honteuses des damnés et celles des bienheureux en rayons de soleil, ou alors imitez la pudeur des Florentins, qui font disparaître sous quelques feuilles d'or celles de leur beau colosse, pourtant exposé sur une place publique et non en un lieu sacré.

Cela dit, Dieu vous pardonne aussi sûrement que je n'écris pas ces lignes par colère de n'avoir pas reçu de vous ce que je désirais. Il est vrai que vous auriez dû avec la plus grande sollicitude veiller à me faire avoir ce que vous aviez pris l'engagement de m'envoyer ; vous auriez ainsi apaisé la jalousie à l'idée que seuls puissent disposer de vous les Gherardo et les Tommaso. Mais que puis-je bien, moi, espérer de vous, si le trésor que vous avait laissé Jules II pour que sa dépouille fût placée dans le réceptacle sculpté par vos mains n'a pas suffi à vous faire tenir la promesse que vous lui aviez faite ? Encore, ô grand artiste, qu'il ne faille

imputer cela ni à votre ingratitude, ni à votre avarice, mais bien à la grâce et aux mérites du souverain Pasteur. Car Dieu veut que son éternelle renommée se perpétue dans le simple appareil où il a été déposé, tel qu'en lui-même, et non dans le superbe appareil d'un tombeau par la grâce de votre art. Quoi qu'il en soit, le fait que vous n'acquittiez pas votre dette vous est imputé comme un vol. Mais comme nos âmes ont davantage besoin de la ferveur de la dévotion que de la vivacité du dessin, Dieu puisse inspirer Sa Sainteté Paul III comme il inspira le bienheureux Grégoire, qui préféra dépouiller Rome des superbes statues idolâtres, plutôt que de voir les humbles images des saints privées du respect qui leur était dû.

Enfin, si pour représenter l'univers, l'abîme infernal et le paradis, vous aviez tiré conseil de la gloire, de l'honneur et de la terreur que j'avais esquissés à votre intention, à travers la leçon, l'exemple et la science inculqués dans la lettre de mon cru que lit le monde entier, j'ose affirmer non seulement que la nature et toutes les influences célestes bienfaites ne regretteraient pas de vous avoir doté de cette brillante intelligence qui fait de vous aujourd'hui le parangon suprême de la merveille, mais aussi que la Providence, qui gouverne tout, prendrait soin de cette œuvre aussi longtemps qu'elle continuerait à régir le monde selon ses propres lois.

Votre serviteur, l'Arétin.

[post-scriptum] Maintenant que j'ai un peu épanché ma colère contre la cruauté par laquelle vous répondez à la dévotion que j'ai pour vous, et que je pense vous avoir montré que si vous êtes divin, moi je ne suis pas d'eau, déchirez cette lettre que j'ai mise en morceaux moi aussi, et persuadez-vous que je suis un homme aux lettres de qui même les rois et les empereurs répondent.

L'Arétin, *Sur la poétique, l'art et les artistes (Michel-Ange et Titien)*,  
Paris, Les Belles Lettres, 2003, éd. Paul Larivaille, p. 53-56

